BnF Gallica

Mathieu Benoît, ou L'obligeance . Par Mme Alida de Savignac

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Savignac, Alida de (1790-1847). Auteur du texte. Mathieu Benoît, ou L'obligeance . Par Mme Alida de Savignac. 1828.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
Y2 65650

MATHIEU BENOIT,

OU

L'OBLIGEANCE.

PAR

Mme Alida de Savignac.

A PARIS,
CHEZ LOUIS COLAS, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 32.

1828

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Savant de société (le), ou petite Encyclopédie des jeux familiers; ouvrage dédié à la jeunesse. Edition ornée de figures et musique. 6 fr.

Séjour d'un officier français en Calabre, ou Lettres propres à faire connaître l'état moderne et ancien de la Calabre. 1 vol. in-8. 1821. 4 fr.

Séjour de trois mois dans les montagnes de Rome pendant l'année 1819; par M. Graham. 1 vol. in-8. 5 fr.

Sort de l'Homme (du) dans toutes les conditions: du Sort des peuples dans tous les siècles; et particulièrement du Sort actuel du peuple français; par M. H. Azaïs. 3 vol. in-12. 8 fr.

Théorie nouvelle et raisonnée du Participe français; par Bescher, troisième édition. 1 vol. in-8. 1822. 5 fr.

Un Mot à tout le monde, ou Gros-Jean qui prêche son curé; par Fénelon; brochure in-8. 2 fr.

Voyage aux Etats-Unis d'Amérique, ou Observations sur la société, les mœurs, les usages et le gouvernement de ce pays, recueillies en 1818, 1819 et 1820 par miss Wright, traduit de l'anglais sur la seconde édition, par M. J.-T. Parisot. 2 vol. in-8. 12 fr.

Traité du Gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui concerne, dans leurs rapports avec les lois et les réglemens d'administration publique: 1° les fonctions, droits et devoirs des curés, desservans et autres personnes ecclésiastiques ou laïques, relativement à l'exercice du culte; 2° l'organisation, les biens, les droits, l'administration et les procès des fabriques; par G.-L.-J. Carré, professeur en la Faculté de droit de Rennes. 1 vol. in-8. 1814. 7 fr.

Les Lois de la Procédure civile, ouvrage dans lequel l'auteur a refondu son Analyse raisonnée, son Traité et ses Questions sur la procédure; par M. Carré, professeur en la Faculté de droit de Rennes. 3 vol. in-4. 1824. 54 fr.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire; par l'abbé Barthélemy. Nouvelle édition, imprimée à 500 exemplaires seulement, pour aller avec la Collection des

beau portrait, gravé par M. Beauvoisin. Paris, Crapelet, 1824. 14 fr.

— Le même ouvrage, papier satiné. 52 fr.

Proverbes dramatiques de Carmontel, précédés de la Vie de l'auteur, d'une Dissertation historique et morale d'Annonay collé. Paris, Crapelet, 1824. 48 fr.

MATHIEU BENOIT,

OU

L'OBLIGEANCE.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

MATHIEU BENOIT,

OU

L'OBLIGEANCE.

Par Mme Alida de Savignac.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

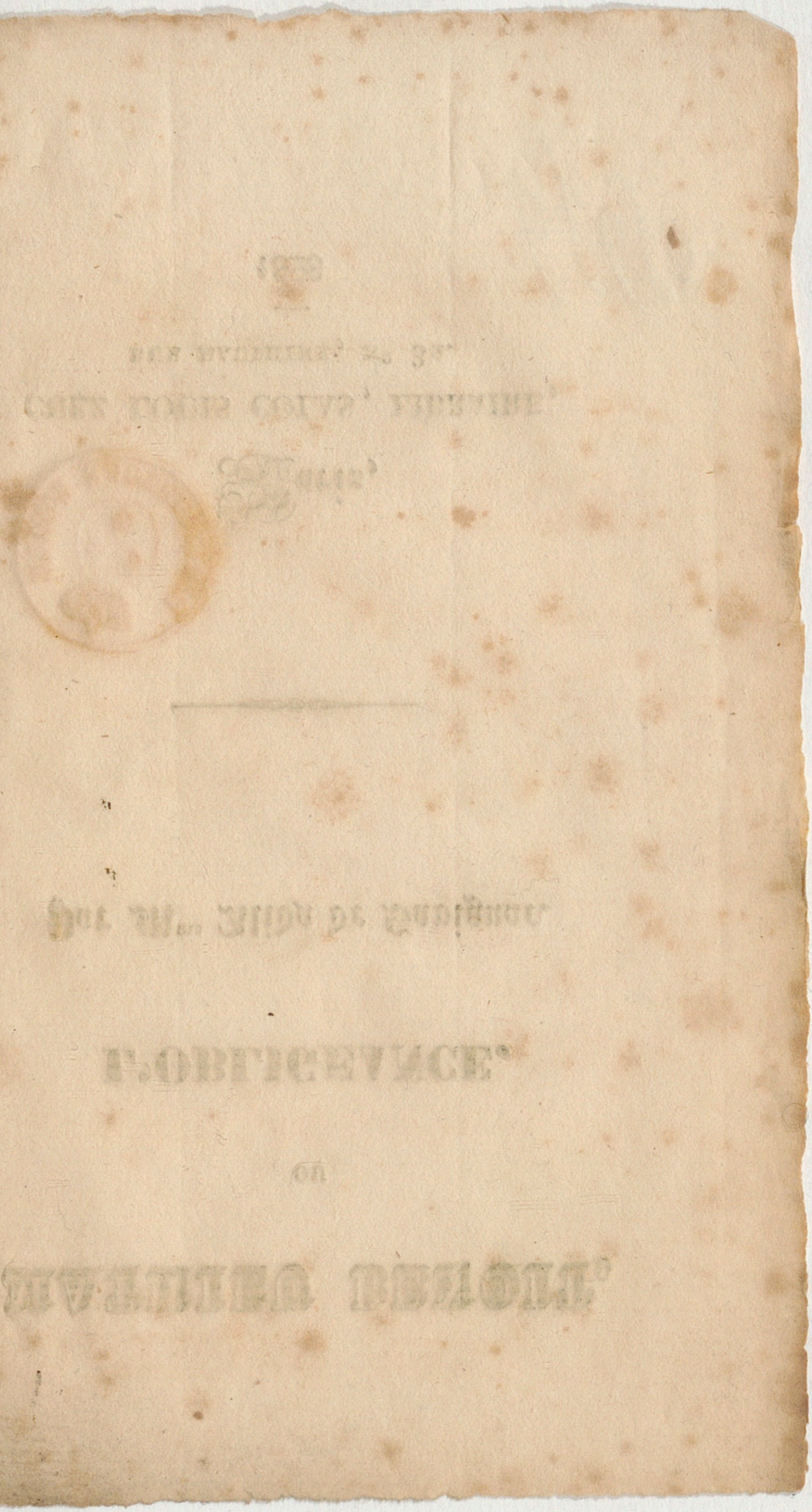
Paris,

CHEZ LOUIS COLAS, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 32.

1828

6660



MATHIEU BENOIT,

OU

L'OBLIGEANCE.

Conte.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

C'est aussi celle de la religion. L'obligeance, qualité douce autant qu'aimable, participe de la vertu, non par les sacrifices qu'elle impose, mais par le bonheur qu'elle procure. Elle est, pour ainsi dire, la monnaie courante de cette charité qu'il nous est commandé d'avoir pour nos frères. Le profit que l'on peut attendre d'un caractère obligeant fut démontré, il y a quelques années, par la

destinée d'un jeune garçon nommé Mathieu Benoît.

M. Benoît, père de Mathieu, était percepteur des contributions dans l'un des plus chétifs arrondissemens du département des Basses-Pyrénées. Ce fonctionnaire, mortel et révocable comme ils le sont tous, avait pour fortune une place de deux mille quatre cents francs, avec laquelle il faisait vivre une femme et onze enfans mâles; madame Benoît ayant vainement desiré une fille pendant vingt ans.

Malgré la modicité de ses appointemens, M. Benoît soignait sa nombreuse famille avec tendresse. Instituteur de ses fils, il ne négligeait rien pour développer leurs bonnes qualités et leur intelligence; mais sitôt que l'un d'eux touchait à l'adolescence, son père cherchait comment il pourrait s'en défaire; et dès qu'il croyait avoir trouvé une petite place pour l'un de ses rejetons, il

l'envoyait l'occuper, n'importe dans quel coin du globe il fallût aller la chercher. Donnant à l'enfant sa bénédiction; lui recommandant de travailler, de vivre en honnête homme et d'écrire rarement; parce que les ports de lettres sont chers. Madame Benoît, qui eût été, assurait-elle, une tendre mère, si elle eût eu une fille à la place de onze garçons, supportait avec résignation ces séparations inévitables; elle s'y préparait même, en économisant de manière à avoir toujours une pièce de vingt francs à glisser dans le bagage de celui qui partait.

Ce fut ainsi que Mathieu fut placé à Paris, en qualité de commis, de garçon de magasin et de commissionnaire; car il remplissait ces trois emplois chez un marchand de curiosités, brocanteur de tableaux, qui demeurait rue Saint-Honoré, près du Louvre.

Séparé de sa famille et des amis de son enfance, changeant la riante maison

de son père, que le nombre de ses jeunes frères animait encore, le beau ciel du midi et l'aspect des Pyrénées, contre une boutique basse et encombrée, à travers les croisées de laquelle un châssis délâbré ne laissait pénétrer qu'une clarté douteuse; couché dans une soupente, sans espace et sans air; mal nourri, plus mal vêtu encore, son maître s'étant chargé de ces détails; passant la plus grande partie de son temps seul, ou avec un vieillard égoïste et avare; certes Mathieu aurait trouvé son sort insupportable, si ce n'eût été son heureux naturel; et s'il n'était, en tous temps, en tous lieux, des plaisirs pour celui qui a le desir d'obliger.

Durant les longues heures que M. Robert consacrait à suivre les ventes, Mathieu, resté seul à la boutique, charmait son ennui en devinant ce qui pourrait causer une surprise agréable à son patron. Tantôt, c'était un tableau nettoyé;

une autre fois, un catalogue attendu, mis au net; et, quand il n'y avait rien d'important à faire, Mathieu s'efforçait à modérer le feu du poèle, de manière à ne lui laisser juste que l'activité nécessaire pour chauffer les pantouffles de son maître.

Il avait encore un tact parfait pour moucher la chandelle à propos, quand un surcroît de lumière devenait nécessaire; mais il ne l'excitait pas inutilement, car il savait que M. Robert était inquiet lorsqu'un combustible se consumait trop vite. Si Mathieu eût été chez lui, il eût compris qu'une telle économie ressemblait fort à de l'avarice; mais il contentait, sans les partager, les goûts d'un autre : ce n'était plus que de l'obligeance.

Mathieu vivait ainsi depuis dix-huit mois, chéri de son maître et de ses vieux amis, autant que M. Robert et ses confrères étaient susceptibles d'aimer; lors-

qu'un jour qu'il était seul dans la boutique, il vit entrer un jeune garçon, qui lui parut accomplir, comme il le faisait lui-même, sa dix-huitième année. Le nouveau venu avait la mine fière, et paraissait préoccupé et de mauvaise humeur. S'approchant de Mathieu, il porta la main à une espèce de bonnet basque, de dessous lequel s'échappaient de grosses boucles d'un blond un peu ardent; et par ce mouvement, il montra que sa manche était décousue sous le bras, et que son coude portait des marques infaillibles de vétusté.

« Monsieur, dit-il, en s'adressant à Mathieu, je voudrais parler à M. Robert.

— Il est sorti, monsieur. » Ici le jeune homme frappa du pied, et ses grands yeux noirs exprimèrent un mécontentement très-marqué.

« Vous plairait-il de l'attendre? » dit Mathieu, en présentant une chaise à

l'étranger, et la tournant obligeamment, de manière à ce que la manche déchirée se trouvât dans l'ombre; car si M. Robert voyait tout d'abord sa misère, son accueil s'en ressentirait.

L'inconnu s'assied; appuie sa tête sur ses deux mains, et reste ainsi plongé dans ses réflexions. Un instant après il se leva en maudissant le retard de M. Robert, parcourant des yeux les divers tableaux et dessins épars dans le magasin; puis les portant sur un lourd cartel qui, depuis le règne du roi Louis XIV, marquait le cours du temps, il s'écria: « Trois heures et demie! dans une heure ils seront partis.... C'est à en perdre la tête.... M. Robert! M. Robert! venez donc. — Pourquoi faut-il que je ne sache pas où il est allé! je courrais le chercher. — Je vous suis obligé de votre complaisance; mais, après tout, vous devez aimer à sortir de cette triste caverne.. Que vous devez vous y ennuyer!

Un habitant de la rue Saint-Honoré ne se fait nulle idée de la verdure des montagnes, des nuages. — Ah ! j'ai vu la verdure, le ciel, les montagnes ! » et Mathieu se mit à parler avec vivacité de sa belle patrie.

Son auditeur s'était assis sur la table auprès de laquelle il s'était placé ; il serrait son bras de ses deux fortes mains, fixant sur lui des regards animés qui brillaient de plus en plus, à mesure que Mathieu dépeignait les beautés pittoresques de ses vallées, et la hauteur majestueuse de ses montagnes. « Je parcourrai ces sites admirables ! s'écria le jeune enthousiaste ; mon pinceau saura rendre cette neige et ce ciel d'azur ! et ces torrens écumeux ! et ces nobles peupliers se balançant dans les airs ! Robert maudit Robert ! as-tu donc juré de ne point revenir à ton gîte ! Tu ne sais pas que demain j'aurai dix-huit ans ; et que je n'ai encore esquissé que les arbres de

la mare d'Auteuil! — Mais que voulez-vous de M. Robert? — Lui vendre ce dessin, et avec l'argent que j'en aurai, aller, comme vont le faire les autres élèves de Watelet, dessiner d'après nature dans la forêt de Fontainebleau.» En parlant ainsi, l'artiste jetait sur la table un fort joli dessin à l'aquarelle.

Mathieu prit le paysage, le regarda attentivement de près, puis l'éloigna de toute la longueur de son bras; cligna les yeux, se fit une espèce de lorgnette avec sa main, pour concentrer les rayons du jour sur l'objet qu'il examinait, avec les mêmes manières et la même importance que M. Robert avait en pareille circonstance. Rendant ensuite le dessin au jeune peintre, il lui dit d'un ton froid: « C'est cela, c'est très-juste, très-exact; on reconnaît Montmartre du côté de Clignancourt. C'est charmant! en vérité charmant; mais ce n'est pas signé, et nous n'achetons pas de dessins

anonymes. — Quand j'aurais écrit au bas de cette feuille de papier *Alexis Urbain*, cela n'aurait rien signifié, aujourd'hui 14 septembre 1820. Mais que M. Robert garde ce paysage; et dans trois ans, après le futur salon, je m'engage, foi d'artiste français, à mettre là, sur cette grosse pierre. *A. Urbain fecit.* »

En quittant le dessin, Mathieu avait cessé de singer son patron ; il le faisait seulement lorsqu'il croyait devoir prendre l'air d'un *connaisseur*. Ce fut donc du ton le plus peiné, qu'il exprima le doute dans lequel il était que M. Robert souscrivît aux conditions proposées par Urbain. « Je ne vendrai pas mon dessin! s'écria ce jeune homme avec l'accent du plus profond chagrin ; et pourtant à Fontainebleau je ferais des études *superbes!* les Anglais les achètent. Avec l'argent gagné par ces premiers essais je parcourrais nos départemens du midi, la Suisse, l'Italie, la Grèce. Oh! na-

ture! nature! te connaître, *t'exprimer!* voilà mon existence! mon avenir! ma gloire!! Et je vous dis, monsieur, que mes tableaux seront admirables! que ce sont des chefs-d'œuvre, dont le froid calcul de votre patron arrête l'essor! qu'il en est comptable aux arts! à la France, qui en eût été illustrée! » En parlant ainsi, Urbain, toujours assis sur la table, serrait la main de Mathieu, et du talon de sa botte frappait, à coups redoublés, contre le pied de ce meuble qui en gémissait. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, et le tremblement de sa voix prouvait que le dépit d'un enfant se mêlait chez lui à l'emportement d'un jeune homme.

Mathieu, tout en trouvant un peu de présomption dans les projets d'Urbain, compatissait à sa peine, et souffrait de ne pouvoir l'obliger; mais il connaissait si bien M. Robert, qu'il n'osait concevoir aucune espérance.

« Je voudrais me tromper, disait-il à Urbain ; mais si, par miracle, il achetait votre ouvrage, il le paierait si mal ; il vous donnerait si peu de chose... — Oh ! je ne serai pas difficile sur le prix ; j'ai des pinceaux, des toiles, des couleurs ; je voyage à pied ; il me faut, il est vrai, de quoi vivre au moins pendant un mois, ce temps suffit à un artiste pour créer des ouvrages que tout l'or qu'un avare amasse durant sa vie ne saurait payer ! Ah ! si j'avais vingt francs aujourd'hui, quelle fortune ! quelle renommée j'obtiendrais de l'avenir ! — Vingt francs ! vingt francs peuvent vous contenter ! » s'écria Mathieu transporté de joie ; et mettant la main à sa poche avec la même aisance qu'un millionnaire, il tira de sa bourse un petit paquet soigneusement attaché avec des rubans : développa un papier, puis un second, un troisième, enfin un quatrième, et présenta à l'impatient Urbain la pièce de vingt francs

qu'il avait reçue de sa mère. Le jeune artiste sauta au col de Mathieu, en lui disant: « Je le vois, vous me donnez tout ce que vous possédez; mais vous ne regretterez pas de m'avoir obligé. La France comptera un peintre du plus; et vous, un ami à la vie et à la mort! vous me verrez au prochain salon. — J'espère bien qu'alors, la lorgnette en main, je me mêlerai parmi les connaisseurs pour vous apprécier. — Vous voulez être marchand de tableaux. — C'est mon ambition. — Eh bien! foi d'artiste français, vous aurez mon premier ouvrage. Le livret portera : Ce tableau appartient à M..... — Mathieu Benoît, tel est mon nom. Retenez-le, dès ce moment je compte sur vous pour faire ma fortune. — Ne plaisantez pas, je parle très-sérieusement; mais le temps me presse, adieu, mon cher Mathieu.— Adieu, digne émule des *Salvator* et des *Lorain*. — Adieu premier exemple d'un

brocanteur obligeant! » et les deux jeunes gens, se serrant la main, se séparèrent en riant.

Mathieu était encore absorbé dans la contemplation du dessin qu'il venait d'acheter à Urbain, lorsque M. Robert rentra, accompagné de quatre de ses confrères. Ces messieurs sortaient de la vente d'un peintre célèbre, où les nombreux amis et les élèves du défunt, pénétrés de respect pour sa mémoire, avaient fait monter ses œuvres à un si haut prix, que les marchands, même en consentant à faire de mauvaises affaires, n'avaient pu y atteindre. Ils étaient mécontens de leur défaite, mais encore animés par la lutte à laquelle ils venaient de prendre part; l'un d'eux surtout, qui avait l'habitude d'acheter à tout prix, lorsqu'on lui opposait une *enchère*, brûlait de retourner au combat. Mathieu s'empressa de leur soumettre son acquisition. Ils l'examinèrent un instant

en silence. M. Robert parla le premier : « Le dessin n'est pas mal, mais il est payé trop cher ; et l'on sera bien heureux si l'on en trouve les vingt francs qu'il a coûté.—J'en donne *trente*, reprend aigrement le marchand enchérisseur. — Vous en mettrez bien dix avec, dit un autre. — Si c'est vous qui le faites, j'enchéris de cinq francs. — Allons donc, vous tâtonnez : montez tout de suite à cinquante, reprend un troisième pour les exciter.—Je le ferai, si quelqu'un le pousse au-delà de mon prix. — Messieurs, messieurs, dit le quatrième marchand, Mathieu est un brave garçon, toujours empressé à nous rendre service, et qui, au moment où nous discutons ses intérêts, s'occupe à nous donner des chaises. Je propose donc que ce paysage, *à l'aquarelle*, représentant une vue de Montmartre, prise du côté de Clignancourt, soit mis en vente, et qu'à l'instant même nous procédions régulièrement à l'en-

chère. — Mais nous n'avons pas de commissaire pour l'adjudication, objecta le premier marchand. » Un moment de silence suivit cette observation. « Messieurs, dit celui qui avait ouvert l'avis, je propose d'adopter, pour cette fois, les formes protectrices en usage pour la vente des immeubles : aussi bien voilà long-temps que je les réclame pour les objets d'art ; ils mettent à l'abri des effets de la malice et de la mauvaise foi. Que pensez-vous de ma proposition ? — Acceptée! s'écrièrent-ils tout d'une voix. — Eh bien ! j'allume le feu, et Mathieu servira de crieur. » En finissant ces mots, il prit, sur un *brûle tout*, un bout de chandelle qui n'avait plus de suif que pour brûler quelques minutes, et le posa allumé sur la table.

Les marchands s'empressèrent de prendre place. Mathieu sur une chaise. Là, tenant à la main le dessin d'Urbain, il dit d'une voix éclatante : « Estimé

vingt francs.... porté à trente..... trente-cinq..... cinquante..... voyez, messieurs. — Un franc ! dit d'un ton grave M. Robert, suivant son usage de ne jamais enchérir de plus que de cette somme à la fois. — Trois, reprend un second. — Cinq, dit un troisième. — Allons donc, messieurs, à moi soixante et dix ! s'écrie l'enchérisseur par excellence. — Un franc, dit l'imperturbable Robert. — Soixante et onze francs. Voyez, messieurs, il y a marchand, cria Mathieu. — Douze. — Treize. — Dix-huit. — Cent francs ! » Le tapis brûle. Un moment de silence suivit cette hausse. Mathieu se préparait à crier *adjugé*. « Arrêtez, dit celui qui avait provoqué cette lutte ; le feu n'est pas encore éteint. — Un franc, murmure M. Robert. — Cinq. — Sept. — Dix, répétèrent vivement trois autres voix. — A cent dix francs ! personne ne dit mot. — Faites voir. » Mathieu passa le dessin à ceux qui l'a-

vaient demandé. « Ah ! ah ! messieurs ; vous en avez envie ; eh bien ! vous le paierez, dit l'enchérisseur en se frottant les mains : cent cinquante francs ! » A peine ces mots lui sont-ils échappés, que la mèche expirante tombe sur la table.

Mathieu, transporté d'aise par son excellent marché, bat un entrechat en sautant de dessus sa chaise, et crie de toute sa force : « *Adjugé* à cent cinquante francs. » Les bravos des marchands lui répondent, tandis que l'acquéreur, rendu à la raison par la victoire, tire lentement son argent de sa poche, en murmurant : « Donner cent cinquante francs de ce qui n'en vaut pas dix ! Payer le même prix qu'un Lantara une méchante *crocade* qui n'est même pas signée ! je suis incorrigible. » Et prenant brusquement le dessin, il sort de la boutique de M. Robert, sans saluer personne.

La retraite du marchand fut accom-

pagnée par les éclats de rire et les quolibets de ses confrères; chacun disait son mot. « Ah ça, mon enfant, reprit M. Robert en s'adressant au jeune homme; à présent que te voilà riche, il faut éviter deux écueils, le premier, et le plus dangereux de tous, c'est de dépenser ton argent en futilités; le second, c'est de le laisser dormir sans rien faire. —Je suis d'avis, dit le marchand auquel Mathieu devait l'heureuse idée qui l'avait rendu maître de cinquante écus, que Benoît entreprenne le commerce. Il a du goût, de l'activité, du zèle, des amis, dix-huit ans et cent cinquante francs. — Moi, j'ai commencé à vingt-cinq ans, avec le tiers de la somme; et me voilà, aujourd'hui, ayant dans mon magasin des... — Un moment, un moment, ne perdons pas de vue la proposition, interrompit M. Robert, qui redoutait la nomenclature des richesses de son confrère. — Que Mathieu com-

mence par acheter sa patente, interrompit à son tour un autre marchand, en nous payant de la bière, je meurs de soif. Après nous lui établirons son fonds de boutique, le verre en main. »

En effet, les cinq marchands, et Mathieu Benoît, assis autour d'une table sur laquelle le nouvel étalagiste *brocanteur* avait placé des verres et des bouteilles en nombre égal à celui des convives, déterminèrent l'emploi des cent cinquante francs. Mathieu fut ménagé dans cette répartition, par chacun de ces messieurs qui, en mémoire de quelques bons offices à lui rendus, donna, pour la première fois de sa vie, à fort juste prix un ou deux tableaux munis de généalogies sur lesquelles on pouvait fonder dix fortunes.

Benoît joignit à ses chefs-d'œuvre quelques estampes, des caricatures, des dessins de broderies, et fut établir son *musée* en plein air sur le boulevard de

Bonne-Nouvelle. Rien n'égalait la joie du nouveau marchand lorsque chaque matin il étalait sa marchandise aux yeux des curieux, qui s'arrêtaient pour l'admirer : les uns la bouche béante, comme de vrais badauds, les autres clignant les yeux avec un certain air de connaisseur. Les gravures, les images, les dessins de broderies et d'ornemens, épandus sur la terre, au bas des cadres des tableaux, attiraient aussi les regards.

Mathieu ne restait point étendu sur sa chaise, pendant que l'on se fatiguait à chercher ce qui pouvait convenir ; mais il s'empressait de mettre à la portée de chacun ce qu'il voulait examiner, engageant ainsi, par son obligeance, beaucoup de personnes à acheter des choses dont elles n'avaient pas besoin. Un enfant demandait-il l'explication d'un sujet de tableau à sa mère, qui hésitait à la donner, faute de mémoire ou d'instruction, alors Mathieu, non pour

faire parade d'érudition, mais pour mettre fin à l'embarras de la dame, disait au marmot ce qu'il voulait savoir; et la mère, pour reconnaître sa peine, faisait signe à l'enfant de choisir dans la boutique une image, qu'elle payait sans marchander. De cette façon, le commerce de Mathieu le faisait vivre doucement.

Dès que l'on sut dans le département des Basses-Pyrénées que Mathieu était marchand à Paris, son père lui envoya son huitième frère pour lui servir de commis. Ainsi l'obligeance de Mathieu envers Urbain reçut une nouvelle récompense, par le triple plaisir qu'il lui procura d'embrasser son frère, d'être utile à sa famille et de se répéter : « J'ai un commis. »

Pour se rendre de plus en plus digne des faveurs de la fortune, si elle venait encore le visiter, Mathieu consacra ses loisirs aux études qui pouvaient l'aider

à devenir un habile connaisseur. Il lut la vie des grands peintres, apprit à suivre leurs tableaux dans leurs différentes vicissitudes, et devint en état de dire, à point nommé, dans quel pays de l'Europe se trouvait, au moment où il parlait, chaque tableau de Raphaël, et où il était il y a cent ans. Il suivit les ventes et les expositions, s'appliquant à discerner au premier coup-d'œil les ouvrages des différens maîtres. Enfin Mathieu apprenait beaucoup de choses; et avec la science arriva l'ambition. Mais les années s'écoulaient, et rien ne changea pour lui; il végéta ainsi que son frère Cyprien.

La mort de M. Robert, son ancien maître, vint encore lui enlever une chance de fortune. Tranquille sur sa promesse, Mathieu croyait qu'il lui laisserait son fonds de magasin par testament; mais le vieil avare était mort sans avoir pu se vaincre au point d'écrire : *Je*

donne. « Comme on s'abuse dans la jeunesse! se disait Mathieu. Cet Urbain, qui paraissait si sûr de son fait, personne n'en parle; le pauvre jeune homme n'a point de talens; ou bien, ayant succombé à la fatigue, il est mort en pays étrangers... Voilà l'été de mil huit cent vingt-quatre qui s'achève... Bientôt on ouvrira le salon; et loin de voir mon nom imprimé dans le catalogue, au bas de plusieurs notices, avec ces mots flatteurs : *Ce tableau appartient à M. Mathieu Benoît*, je languis ignoré. Il n'est pas un artiste qui recherche ma connaissance, pas un amateur qui m'emploie pour lui rassembler une collection! et pourtant, sans vanité, mon savoir surpasse celui de la plupart de mes confrères. Mais comment le devinerait-on? Pour qui me voit, je ne suis toujours qu'un pauvre étalagiste, qui n'est guère plus avancé qu'il y a quatre ans.

Ce n'était pas seulement le chagrin d'être inconnu qui mettait *martel* en tête à Mathieu Il se livrait plus volontiers à ses pensées chagrines, depuis un jour que, par un grand vent, il avait aidé une jeune demoiselle à replacer son châle sur ses épaules. Celle à laquelle il avait rendu ce léger service était jolie, et paraissait modeste. Un grand carton de dessin, qu'elle portait sous son bras, pouvait faire présumer qu'elle était artiste. De cet instant, Mathieu avait rougi de sa boutique *en plein air*, et soupiré après la fortune.

La jolie demoiselle passait, de loin en loin, sur le boulevard, vis-à-vis de l'étalage de Mathieu ; elle jetait sur lui un regard à la dérobée ; et lorsque leurs yeux se rencontraient, un salut, rempli de grâces et de réserve, prouvait au jeune marchand que l'on n'avait pas oublié son obligeance.

Une après-midi, que Mathieu, ab-

sorbé par ses méditations, oubliait l'univers entier, pour ne songer qu'à sa charmante inconnue, il fut rappelé des espaces imaginaires par la voix de son frère Cyprien, s'élevant, en riant, au-dessus des voix d'une foule d'enfans rassemblés sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Le sujet de cette bruyante gaîté était et la détresse d'un vieux monsieur aveugle, dont le chien, trop jeune pour son honorable emploi, se mutinait et voulait prendre part aux jeux de ses semblables, qu'il voyait folâtrer en toute liberté. Mathieu, après avoir réprimé par un coup d'œil mécontent les éclats de rire de Cyprien, écarta la *marmaille* qui se pressait autour du vieux monsieur, se présenta à lui pour l'aider à faire rentrer dans le devoir l'animal indocile.

La tâche n'était pas aisée; le jeune chien se dressait sur ses pattes de derrière, secouait sa chaîne, comme s'il eût espéré la briser, ou bien se couchait à

terre ; et lorsqu'un coup l'arrachait à cette inertie, il prenait sa course, allant de droite, de gauche, sans tenir de route assurée. Benoît, voyant ses efforts impuissans, pour mettre fin à l'embarras du pauvre aveugle, lui offrit son bras pour le guider, à la place de l'animal rebelle. La proposition, que le jeune marchand faisait simplement et de bon cœur, fut acceptée de même; on détacha la laisse du chien, qui, courant gaîment devant, prit le premier le chemin de la rue de Cléry-des-Menuisiers, où demeurait son maître avec ses enfans.

Le vieux monsieur, qui avait un fils, ancien capitaine de dragons, avait lui-même recherché la gloire dans sa jeunesse; mais c'était la gloire littéraire. Jadis les *Dorat-Cubières* avaient applaudi à ses essais, et bien que ses triomphes se fussent bornés à leurs honorables suffrages, il ne s'en était pas moins cru obligé de vivre en *poète*. Son fils

avait eu beaucoup à souffrir jadis, et du *génie* de son père et de la manie scientifique d'une vieille tante qui, après la mort de sa mère, s'était trouvée à la tête du ménage. Rien ne pouvait arracher madame aux douceurs de son cabinet ; jamais il n'y avait dans la maison de déjeûners ni de dîners assurés ; et, dans un état aussi éloigné de la gêne que d'une grande fortune, on y endurait les privations réservées aux plus pauvres gens.

Parvenu au grade de capitaine, le besoin de la soupe chaude et de la nappe mise, ayant fait sentir au jeune homme la nécessité de se marier, il jura bien de ne pas épouser une femme *bel-esprit*. En effet, celle qu'il choisit était sage, bien née, mais ignorante à l'excès ; et aussi disposée à se consacrer aux soins du ménage, que sa tante les avait eus en aversion.

Nul ne peut fuir sa destinée. Le capitaine, en prenant une femme aimant

peu les livres, croyait s'être donné une compagne; mais celle-là s'enfermait dans sa cuisine, aussi obstinément que l'autre dans sa bibliothèque. Si, du temps de la tante, on ne dînait pas les jours de séances académiques ou de première représentation d'une tragédie nouvelle, le capitaine se vit chassé de la maison pour la lessive, les confitures, les herbes, les conserves; de plus, forcé de déguerpir de grand matin, les jours de nettoiement général; et ceux-là revenaient souvent, la jeune mariée étant d'une propreté minutieuse. Bref, il trouva qu'il n'avait rien gagné au change; car une ménagère n'ayant point d'esprit d'ordre, et ne faisant que ses volontés, peut se rendre très-importune.

Telle était la femme du capitaine. Maîtresse dans la maison, qu'elle bouleversait à sa guise, sans s'inquiéter de l'ennui qu'elle pouvait causer à son beau-père et à son mari, les poursuivant de

place en place, avec son balai et son plumasseau, prouvant ainsi, par opposition aux manies de la tante, que la personnalité gâte également le frivolé et le solide, et qu'il n'y a de vraiment bien que ce qui se fait pour le bonheur des autres.

Le temps, qui ne changea rien au caractère de la femme du capitaine, amena de la gêne dans son ménage. Une demi-solde, au lieu de l'avancement qu'il pouvait espérer; des revers de fortune, l'éducation de deux enfans, son père devenu vieux et infirme, resté à sa charge après la mort de sa tante, causèrent sa détresse. Dans cette triste occurrence, le capitaine employa ses loisirs à tourner des tabatières et des étuis en ivoire; travail, qui, en l'occupant, lui procurait un peu d'argent. Sa femme, se faisant un devoir de son goût, crut avoir tout réparé en renvoyant la servante et en ne sortant plus de sa cuisine. Leur fils avait abandonné de bonne heure la

maison paternelle, tandis que leur fille, que l'on nommait Arsène, avait mis tous ses soins à bien apprendre à peindre sur porcelaine, espérant devenir par son talent une ressource pour ses parens, comme elle était leur consolation par son caractère et son esprit, les soignant tous, et faisant supporter à son père et à son aïeul les manies de sa mère.

Ce jour-là même où Mathieu servait de guide au pauvre poète devenu aveugle comme Homère, la femme du capitaine avait employé la journée entière à un énorme blanchissage. Lorsque, à l'heure ordinaire du dîner, le capitaine entr'ouvrit la porte de la chambre dans laquelle il s'enfermait avec sa fille, pour travailler, il ne sentit que l'odeur du savon, et vit la mousse s'élever au-dessus de tous les vases; il se retira en soupirant. Ayant mieux appris, depuis vingt ans, à s'humilier devant un baquet, qu'il n'avait

su jadis respecter les auteurs de sa tante. A cinq heures et demie, nouvelle tentative aussi infructueuse que la première; à six heures, humble supplique, à laquelle on répond sèchement que le plancher de la chambre est trop *dégoûtant* pour songer à dîner avant qu'il soit lavé. « Mais demain matin, » murmure le pauvre capitaine, dont l'estomac est aux abois. A peine achevait-il sa prière, qu'un plein chaudron d'eau de savon, lancé au milieu de la chambre, le force à reculer jusqu'aux limites de sa propriété.

Dans ce même instant, le vieillard et son guide se présentent à la porte d'entrée. « Eh bien! voilà mon père! s'écrie le capitaine, » avec cet accent de triomphe que prennent les personnes souvent contredites, lorsque les contrariétés qu'elles prévoient sont à leur comble. « Eh! mon Dieu! on dînera, dit la ménagère; un morceau sous le *pouce*

cela sera bientôt fait. A la guerre comme à la guerre ! — Quand donc aurons-nous la paix ?» reprit en soupirant le capitaine, qui vit en ce moment l'attention de sa femme entièrement captivée par le chien qui, courant à travers les flots d'eau de savon, venait à son tour demander à dîner à sa maîtresse. « Attends, Azor, attends ! Comme il est fait! Il va tout abîmer; s'il s'approche d'un meuble, c'est autant de perdu ! » et saisissant Azor par la peau du cou, elle l'emporte dans la cuisine pour le nettoyer, laissant au milieu de la salle l'eau, les éponges et les balais.

Le père, toujours sur le palier de l'escalier, et le fils sur le pas de la porte de son cabinet, séparés l'un de l'autre par un lac, firent alors de grandes lamentations. Mathieu Benoît se serait bien volontiers retiré, sa tâche étant remplie; un sentiment de bonté et de convenance lui disait que la présence d'un étranger

augmente le désagrément d'une scène de famille; mais le vieil aveugle jurait, qu'après le service qu'il venait de lui rendre, il ne le laisserait pas partir sans le présenter à sa petite-fille, qui était sa véritable *Antigone*. Le capitaine, de son côté, ne voulait pas qu'il les quittât sans avoir *pris quelque chose*. Malgré ces instances, Mathieu se disposait à retourner à sa boutique, lorsque Arsène, attirée par le débat, parut à côté de son père.

A la vue de l'eau, couvrant le plancher, qui retenait son grand-père sur le palier, elle ne songea qu'à l'étancher, pour apaiser, en réparant le désordre, l'irritation qu'il excitait contre sa mère. Tout entière à cette idée, Arsène s'était baissée sans prendre garde qu'il y avait là un étranger. Mathieu, de son côté, n'avait pu distinguer ses traits à travers l'obscurité qui régnait déjà dans la salle; mais c'était une femme, elle se donnait

de la peine, il n'était pas en lui de rester spectateur paisible. Il saisit une éponge, attire le chaudron; et, frottant le plancher de bon courage, il abrégea fort la besogne d'Arsène; tandis que le vieil aveugle, qui voulait le retenir, promenait son bâton, çà et là, cherchant ce qu'il était devenu; et que le capitaine, se confondant en excuses, rejetait sur son rhumatisme le tort de son inaction.

Tout en essuyant, Mathieu et Arsène marchaient l'un au-devant de l'autre; arrivés au milieu de la chambre, ils se regardèrent et se reconnurent. Arsène sourit en retrouvant aussi près d'elle son obligeant étalagiste; et Mathieu, en la voyant, se dit à part lui : « Ce vieil aveugle est son grand-père. Ah ! mon naturel, que je te remercie ! La salle étant nettoyée, on passa dans le cabinet de travail. Là, le grand-père, et Arsène après lui, racontèrent les bons offices qu'ils avaient reçus de Benoît, et lui adressèrent de

nouveaux remercîmens. Le jeune homme, maître, à son tour, de la conversation, la dirigea sur les arts. Quelques études de paysages, suspendues à la muraille, et la peinture sur porcelaine d'Arsène lui fournirent les moyens de montrer son goût et son instruction. Il avait donc un véritable succès, lorsque la mère d'Arsène vint l'interrompre : elle apportait un morceau de jambon et une salade ; c'était ce qu'elle appelait un repas fait *en camp volant*, croyant sans doute qu'il est nécessaire que la femme d'un homme de guerre se serve des termes du métier.

La vue d'un homme inconnu, établi chez elle, rembrunit le front de la bonne dame. Mathieu, qui s'en aperçut, espéra, un moment, que ses manières honnêtes dissiperaient ce nuage ; mais il ne voyait pas que ses souliers, couverts de la poussière des boulevards, et mouillés d'eau de savon, laissaient des

traces sur un carreau aussi brillant qu'un miroir, qui devait son éclat aux soins constans de la maîtresse de logis. Elle lançait des regards de reproches sur Arsène, qui avait négligé de mettre un tapis sous les pieds de l'étranger, et de changer la chaussure de son grand-père.

Mathieu, cherchant les causes d'un mécontentement si visible, en vint à penser que la dame, connaissant son état, trouvait mauvais qu'il se fût introduit dans la société de sa fille. Pour faire cesser un déplaisir aussi mortifiant pour lui, il se leva brusquement, et prit congé de la famille sans être retenu par les nouvelles instances que lui firent le capitaine et son père, de partager leur frugal repas.

Comme il allait franchir le seuil de la dernière porte, il fut arrêté par la voix d'Arsène, qui lui dit : « Monsieur, prenez cette lumière qui vous éclai-

rera en descendant, car l'escalier est obscur. Vous la mettrez ensuite chez l'épicier, en lui disant que c'est pour M. Saint-Iréné ; . . il saura ce que cela veut dire, et je vous serai bien obligée.» Après de nouvelles salutations, Mathieu Benoît prit le flambeau qui devait le guider ; mais il était tellement préoccupé par le souvenir d'Arsène, que sa clarté ne le préserva point d'un faux pas, qui, sans le secours de la rampe, se fût infailliblement terminé par une chute. Tiré de son extase par ce petit accident, il descendait plus posément le second étage, lorsqu'il fut croisé par un jeune homme qui montait très-vite. Mathieu, encore plein du danger qu'il vient de courir, s'arrête, et, dirigeant la lumière qu'il tient à la main sur les marches de l'escalier, il dit à celui qui monte : « Permettez-moi, Monsieur, de vous éclairer, il y a un pas dangereux au troisième palier. »

Celui auquel ces mots sont adressés se retourne pour remercier l'être obligeant qui veut lui rendre service. Les deux jeunes gens se trouvant ainsi arrêtés à quelques marches de distance, la lumière frappe sur leurs visages; ils se regardent ; un cri leur échappe en même temps : « Mathieu Benoît! — Alexis Urbain! » Et ils sont dans les bras l'un de l'autre. « Enfin je vous trouve, dit gaîment Urbain ; depuis trois mois je m'informe de M. Benoît, le premier marchand de tableaux de Paris, personne ne peut m'indiquer sa demeure. — Et moi, repartit Mathieu, en prenant le même ton de plaisanterie, depuis quatre ans que je prête inutilement l'oreille aux accens de la renommée, elle n'a point proclamé le nom d'Alexis Urbain. — Mais vous avez peut-être entendu celui de Saint-Iréné? — Quoi! Vous seriez? — Oui, mon ami, je suis ce jeune peintre dont la réputation est déjà éta-

blie en Italie, et dont on attend les tableaux à la nouvelle exposition. — S'il en est ainsi, dit Mathieu, d'un ton froid, voilà un flambeau que l'on m'a donné pour vous, au troisième étage de cette maison. Prenez-le, on vous attend. — Vraiment! vous descendez du troisième? Ah! remontez-y, là je vous expliquerai la cause de ce changement de nom qui paraît vous surprendre. — Impossible, Monsieur, je suis très-pressé; » et Mathieu, laissant Urbain confus de son brusque éloignement, descendit rapidement l'escalier.

Le jeune artiste se méprenait sur la cause de l'agitation de Mathieu, auquel il importait peu qu'il s'appelât Urbain ou Saint-Iréné; qu'il ait quitté ou conservé le nom de sa famille, acquis de la célébrité ou soit resté inconnu. Ce qui le tourmentait, c'était l'intérêt qu'Arsène prenait à ce M. Saint-Iréné.

« C'est un prétendu, se disait-il, *on*

le soigne; *on cherche*, sans doute, à lui plaire; *on* rougit peut-être, devant lui, de la médiocrité d'un logement dans lequel on me faisait presque sentir que j'étais déplacé. Certes, on aurait bien pu m'épargner cette mortification, car, sans connaître les parens de M. Alexis Urbain, aujourd'hui Saint-Iréné, je crois pouvoir dire que ma famille vaut bien la sienne. Mon père est employé; il tient un rang distingué dans l'administration; et quand on l'invite à dîner chez le sous-préfet, on ne se met point à table avant qu'il soit arrivé. Ma mère est fille d'un magistrat; et moi, qui ai été tenu sur les fonts de baptême par le général commandant le département, j'ai été très-bien élevé par mon père. Pourquoi donc laisse-t-elle sa mère me traiter si légèrement? Pourquoi met-elle tant de différence entre Alexis et moi? »

En raisonnant ainsi, Mathieu ne faisait pas la réflexion bien simple qu'il

était inconnu à Arsène, de même qu'elle est une étrangère pour lui, qui ne sait pas seulement quel est son nom de famille. Au bout de quelque temps, après avoir murmuré contre le caprice et l'injustice des femmes, le pauvre Mathieu dut en arriver à cette vérité, qui lui coûta des larmes. « Il n'est rien pour Arsène! jamais elle ne sera rien pour lui! » Sans doute il ne la reverra plus, car s'il se présentait chez elle, on lui demanderait qui il est, et ce qu'il y a pour son service? « Il est peut être heureux que cela soit ainsi, se dit enfin Mathieu, en s'agitant dans son lit, où il cherchait vainement le sommeil: je suis pauvre, mon père est vieux; s'il lui arrivait malheur, s'il était mis à la retraite; mes autres frères sont tellement dispersés, que je suis le seul qui puisse prêter secours à ma famille. Il y a encore deux enfans au logis; avec une semblable charge, puis-je songer à me marier. Quand bien

même Urbain ne m'aurait pas prévenu, il faudrait qu'Arsène m'aimât, qu'elle mît son bonheur à devenir ma femme : Ah! s'il en était ainsi, je ne dirais pas c'est ceci, c'est cela ; je l'épouserais, dussé-je vivre de pain et d'eau le reste de mes jours. Je ne voudrais pas qu'elle eût, à cause de moi, un seul instant pareil aux heures que je viens de passer. »

Ces idées, et bien d'autres du même genre, occupèrent Mathieu durant la nuit, et le retinrent dans son lit plus long-temps qu'il n'avait coutume d'y rester. Il arriva tard à sa place, où son jeune frère avait déjà étalé ses tableaux. Cyprien, en le voyant, lui remet un billet, écrit au crayon, et ainsi conçu : « Mon » cher Mathieu, vous m'avez quitté hier » au soir d'une manière singulière. Mal- » gré votre brusquerie d'un instant, je ne » puis croire que vous repousserez l'ami- » tié que je vous ai jurée et que j'ai con- » servée pendant quatre ans, en souvenir

» du service que vous m'avez rendu. Mon » talent, la gloire et la fortune qu'il me » fait espérer, sont votre ouvrage; venez » en jouir et déjeuner en bon camarade, » avec celui qui, malgré tous ces avanta- » ges, a besoin de vous pour être satis- » fait. SAINT-IRÉNÉ. » *P. S.* « Je serai dans » mon atelier, rue Paradis-Poissonnière, » au sixième. Vous y verrez un grand ta- » bleau que l'on doit porter ce soir au » Musée. Nous déjeunerons à onze heu- » res; ne laissez pas durcir les côte- » lettes. »

« Qui t'a remis ce billet, Cyprien? — Un grand jeune homme blond, à peu près de ton âge. Il a été bien contrarié de ne pas te trouver ici. Il a frappé du pied quand je lui ai dit que peut-être tu ne viendrais pas ce matin. Puis il m'a demandé si tu ne m'avais jamais parlé d'Alexis Urbain. J'ai répondu affirmativement, et nous avons causé. Si tu savais, mon frère, il a regardé les petits

croquis que je fais en m'amusant; il m'a trouvé des dispositions pour le dessin, et il doit te proposer de me prendre pour son élève. — Je n'irai pas à son déjeuner, et je ne le verrai de ma vie. — Ah! Mathieu! qu'est-ce que tu dis donc là? moi qui étais si content de devenir un artiste! Demande à la voisine, je ne me sentais pas d'aise, lorsqu'il m'a fait cette offre. Tu ne feras pas tout manquer?» Cyprien, voyant son frère ébranlé, ajouta: « M. Urbain aurait tant de chagrin si tu refusais son invitation! On aurait cru qu'il avait envie de pleurer en me disant: « Puisque Mathieu ne m'a pas oublié, pourquoi donc m'a-t-il si mal quitté hier? Sur un simple changement de nom me prend-il pour un aventurier? On interroge au moins les gens avant de les condamner! » Et tout en écrivant ce billet, il murmurait: « On ne devrait pas être si prompt à rendre service, lorsqu'on doit si facilement s'en repentir. »

Rester inflexible, humilier, repousser Alexis, détruire les espérances de Cyprien, tout cela n'était pas dans le caractère de Mathieu; la fièvre d'amour et de jalousie qui l'avait tourmenté toute la nuit s'était calmée au grand air : d'ailleurs le naturel, dit-on, reprend toujours le dessus; et lorsque Mathieu avait à choisir entre satisfaire ou tourmenter, il n'était pas difficile de prévoir de quel côté devait pencher la balance. Comme il n'avait pas de temps à perdre pour aller à son rendez-vous, il se contenta de donner un coup de brosse à son habit, d'arranger sa cravatte et ses cheveux devant la boutique d'un miroitier; puis, frottant son chapeau avec sa manche, il prit sa course vers la rue Paradis.

Une voiture, belle quoique simple, était à la porte de la maison indiquée par Urbain : les valets, sans livrée avaient un air d'importance qui trahissait l'incognito. Mathieu la regarde long-

temps, ne pouvant comprendre comment un équipage de si belle apparence pouvait se trouver arrêté devant une si vilaine maison. En ouvrant la porte de l'atelier, Mathieu vit le jeune artiste avec trois messieurs auxquels, il montrait son grand tableau, qui, posé sur un chevalet, occupait le milieu de la pièce. La vue d'un cinquième personnage, se tenant modestement à quelque distance du groupe principal, frappa Mathieu Benoît, qui le reconnut aussitôt pour le père d'Arsène. Les pensées qui l'avaient occupé pendant la nuit vinrent l'assaillir en foule, en retrouvant le capitaine chez Saint-Iréné. L'ancien militaire paraissait inquiet de l'effet que produisait le tableau sur ceux qui le regardaient. Pour Alexis, il suivait des yeux tous les mouvemens de Mathieu, qui, croyant le comprendre, et sachant qu'un auteur, devant son ouvrage, oublie cent personnes qui l'admirent pour en remarquer une seule qui reste froide

et distraite, prit son parti d'autant plus volontiers que la présence de ces étrangers, qu'il soupçonnait devoir être des gens d'une grande importance, empêchait que l'entretien commençât entre Alexis et lui. Il se plaça devant le tableau, d'abord par obligeance, pour ne pas blesser l'artiste; bientôt après, captivé par l'admiration, il oublia Arsène elle-même pour ne plus songer qu'à la merveille qu'il avait sous les yeux. Tous les spectateurs étaient également ravis. Le jeune peintre, une main passée dans sa blouse, l'autre posée sur son appui-main, souriait aussi à son paysage; cependant on voyait, de temps à autre, un léger mouvement contracter ses sourcils. Lui seul reconnaissait quelques négligences dans son ouvrage, et se disait intérieurement : « Au premier, je ne ferai pas cela. » Cet heureux mécontentement est le gage assuré du talent; l'homme de génie, quel que soit son état, poète, ar-

iste, ouvrier, voit toujours au-delà de ce qu'il fait : celui qui croit toucher à la perfection n'y atteindra jamais.

Le plus apparent des trois amateurs inconnus à Mathieu interrompit les louanges qu'il donnait au tableau, pour dire à Alexis : « Est-ce sérieusement que ce bel ouvrage a été vendu avant d'être commencé ?—Oui, Monseigneur.» Le prince soupira, mordit son gant en hochant la tête d'un air de dépit. Un des officiers de sa suite se pencha alors vers Mathieu pour lui demander, à voix basse, s'il connaissait cet acquéreur. « Non, Monsieur. — C'est fâcheux, car quel que soit cet amateur invisible, il n'a certainement pas payé ce tableau deux mille écus, et je suis sûr que Son Altesse en donnera cette somme. »

Un grand seigneur en redingote bleue, paraissant aimer vraiment les arts, visitant un artiste dans son atelier, et lui offrant six mille francs d'un tableau !

que de sujets d'admiration pour Mathieu ; mais aussi quelle source de désespoir, si son cœur eût été susceptible d'éprouver de l'envie! Mais le bon Mathieu jouissait du succès d'Alexis, quoiqu'en se répétant : « Avec un si grand talent! tant de chances de fortune, il peut songer à la charmante Arsène! mais moi, ce serait une folie. »

Après le départ du prince, Urbain se trouva libre de témoigner à Mathieu sa joie de le voir, et de lui peindre la surprise que lui avait causée sa brusque incartade de la veille. Mathieu, qui n'avait pas de bonnes raisons à donner pour justifier sa conduite, hésitait à répondre, mais le capitaine suspendit l'explication en disant : « Un moment, nous sommes ici pour déjeûner ; la visite du prince nous a déjà retardé, et si ma femme venait nous surprendre, jamais elle ne consentirait à nous laisser mettre à table avant que tout ici ne soit épousseté.

Je frémis de la besogne qu'elle y trouverait; nous en aurions pour jusqu'à demain. — Vous avez raison, mon père, évitons le danger; mon ami Benoît va vous aider à porter la table, tandis que je vais délivrer ma sœur. » La joie inondait le cœur de Mathieu pendant qu'Alexis parlait ainsi. Il était le frère d'Arsène; plus de rivalité, plus d'inquiétude; et le jeune marchand oublia sa pauvreté, la vieillesse de son père, sa mère, ses petits frères, pour se livrer à la joie, qui fut encore augmentée par l'arrivée d'Arsène sortant de la retraite où la présence du prince l'avait confinée.

« Ma chère amie, dit Alexis en rentrant, voici Mathieu Benoît, celui dont tu bénissais le nom à chaque bonheur qui m'arrivait en Italie. Arsène sourit, en présentant sa main à Mathieu, en signe d'amitié. Le souvenir de sa conduite de la veille ajoutait à ce sourire un charme et une bienveillance que la re-

connaissance seule n'eût pas suffi pour lui inspirer, si le marchand, obligeant par caprice, n'avait montré un excellent cœur en secourant un vieillard infirme.

On se mit gaîment à table; on porta des toasts, aux beaux arts et aux princes qui les protégent. Alexis revenait toujours à son explication; mais il était le frère d'Arsène, et Mathieu ne lui demandait plus rien. Il fallut pourtant qu'il entendît comment un amateur, charmé des études qu'Alexis avait faites dans la forêt de Fontainebleau, plus émerveillé encore de l'enthousiasme qui empêchait cet enfant de sentir son affreux dénuement, écrivit au capitaine pour lui offrir d'emmener son fils en Italie. La famille Urbain, plongée alors dans une grande détresse, accepta cette proposition avec transport. L'amateur, qui s'était de plus en plus attaché au jeune Urbain, par les progrès qu'il lui voyait faire, fut atteint à Rome d'une maladie

commune au pays. Sentant sa fin prochaine, il lui légua une somme assez forte pour le mettre en état de continuer ses études ; mais à la condition de prendre son nom. Le capitaine Urbain donna encore son consentement à cette clause ; et Alexis, devenu M. Saint-Iréné, illustra bientôt le nom de son bienfaiteur.

Le surlendemain du jour où Mathieu et Urbain avaient si franchement serré les liens de cette amitié jurée le 14 septembre 1820, on ouvrit le salon de peinture ; et l'exposition des ouvrages des peintres vivans commença. Mathieu, au nombre de ceux qui assiégeaient dès le matin les portes du Louvre, se précipita, avec la foule, dans la première salle des antiques, et acheta le livret pour connaître le numéro du tableau d'Alexis. Tout en marchant il ouvre ce catalogue, s'arrête au milieu du grand escalier, tremblant de surprise et de ravissement. Malgré les flots qui le poussent, il ne

peut avancer, car il vient de lire au bas de la notice du beau paysage de Saint-Iréné : *Ce tableau appartient à M. Mathieu Benoît.*

CONCLUSION.

Alexis ne se crut pas dégagé envers son ami par le riche cadeau qu'il venait de lui faire ; ils continuèrent à vivre dans la plus grande intimité. Le prince, instruit des circonstances qui avaient rendu Mathieu propriétaire du tableau dont il avait envie, voulut témoigner à son tour sa satisfaction pour l'acte d'obligeance qui avait valu à la France un artiste distingué de plus, en augmentant d'un tiers la somme qu'il avait destinée à cette acquisition.

Mathieu Benoît, possesseur de huit mille francs, prit une belle boutique. Les jeunes peintres, camarades de Saint-Iréné, s'empressèrent d'y déposer leurs

tableaux; car Alexis ne cessait de proclamer qu'il devait à Mathieu ce talent, aujourd'hui leur guide et leur émule.

Arsène, voyant tous les jours l'ami de son frère, goûta de plus en plus son heureux caractère : aussi ne lui refusa-t-elle pas sa main, lorsqu'il la demanda à M. et à madame Urbain. Moins exclusive que sa mère dans les choses du ménage, Arsène n'était cependant dépourvue ni de soins, ni d'économie; elle apportait en outre, en dot à son mari, un joli talent, dont le produit devait suffire pour répandre de l'aisance dans la maison.

Ainsi que Mathieu l'avait prévu, avant l'heureux changement survenu dans sa fortune, son père ne tarda pas à être mis à la retraite; mais il avait alors un asile à lui donner. M. et madame Benoît furent invités à venir vivre paisiblement à Paris. Leur fils Cyprien travaillait dans l'atelier de Saint-Iréné. Des deux jeunes

enfans qu'ils amenaient avec eux, l'un, ayant une belle voix et du goût pour la musique, fut placé, par les soins d'Alexis, au nombre des pages de la chapelle; l'autre, qui aimait la vie aventureuse, entra dans l'école de la marine. Sept autres fils de M. Benoît avaient dès longtemps pourvu à leur existence; et, par suite de cette bénédiction attachée aux grandes familles, pas un ne donnait d'inquiétude à ses parens.

M. Benoît, frappé de cette divine protection, répétait souvent : « Mes enfans, confiez-vous à la Providence, elle vous protégera; mais elle abandonne à eux-mêmes les téméraires qui osent mettre leurs petits calculs à la place de ses grands desseins! »

Arsène était prête à devenir mère, lorsque madame Benoît vint s'établir à Paris. D'ordinaire on souhaite un fils pour premier enfant, mais Mathieu, se souvenant des regrets de sa mère, de-

manda une fille, dans le desir de charmer sa vieillesse. Ses vœux furent exaucés, et madame Benoît, après avoir allaité onze garçons, eut le bonheur de bercer une petite fille! — Qu'elle soit jolie et aimable comme sa mère! disait Mathieu en la regardant.—Qu'elle aime à obliger comme son père! répondait Arsène, afin que le bonheur qu'il nous procure à tous, se perpétue dans l'avenir, et que cette petite fille le donne à son tour à sa famille

FIN.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
II

IMPRIMERIE DE DECOURCHANT.